

vert encore, avec une bonne figure d'honnête homme timide et craintif, une charmante jeune fille de vingt ans, à la taille souple et élégante, brune et rose à la fois, qui paraissait extrêmement inquiète.

Lutscher et Colas remarquèrent d'un coup d'œil l'agitation et préoccupation des trois personnes qui venaient à eux.

—Bonsoir, maître Dugast, dit Colas.

—Bonsoir, Messieurs, reprit le métayer, en tirant respectueusement son chapeau.

—Vous avez entendu les cris, demanda promptement le brigadier ?

—Oui, monsieur.

—Et vous n'avez pas couru au secours ?

—Dame, monsieur.

—Ah ! vous n'êtes pas brave.

—Ma fille voulait aller, reprit promptement la mère Dugast, mais le père n'a pas voulu.

—Eh bien, votre fille est plus brave que vous. Mais d'où venaient les cris, dites vite ?

—Du petit chemin creux, là, à droite, à deux cents mètres environ. Il y a un passage d'eau et un gros buisson.

Lutscher se précipita aussitôt dans la direction qui venait de lui être indiquée. Colas le suivit, en armant sa carabine.

La mère Dugast croisa les bras sur sa poitrine.

—Jésus, mon Dieu, que va-t-il arriver !

—Il faut rentrer, les femmes, dit Dugast.

—Oh ! non, mon cher père, dit Françoise frémissante, restons, attendons et prions : si c'était lui, mon Dieu !...

Lui ! à cette pensée, Dugast eut un haussement d'épaules.

—Toujours des histoires ! on n'en sort pas quand on a des filles.

Puis il revint brusquement à la Frésaie en laissant sa femme et sa fille dans le jardin.

Pendant ce temps, Lutscher et Colas parvenaient au buisson et au passage indiqué par maître Dugast et poussaient à la fois un cri de surprise et de stupeur.

Devant eux, au milieu du chemin, gisait un homme baigné dans son sang, ayant encore un couteau dans une plaie, sur le côté.

Le brigadier se jeta à genoux près de l'inconnu et posa sa tête sur la poitrine.

Le cœur battait encore :

—Il n'est pas mort, murmura-t-il.

Puis, doucement, avec mille précautions, il enleva le couteau ; le sang ne coulait plus.

—Colas, de l'eau, vite.

Le gendarme courut au passage dans lequel plusieurs fossés écoulaient leurs eaux, et apporta de l'eau fraîche plein son tricorne.

Lutscher bassina les tempes et le visage du blessé tandis que Colas, se penchant derrière l'épaule de son chef, poussait un cri de surprise.

—Tiens ! c'est M. Tuloup.

—M. Tuloup, de Châteaubriand ?

—Oui, mon brigadier.

—Le veuf, qui devait, disait-on, épouser la petite de la Frésaie !

—Oui.

—Eh bien, voilà une affaire qui ne va pas réjouir la jeune fille en question... mais attends, le voici qui respire librement. Donne encore de l'eau, il faut qu'il parle avant de mourir, si...

Colas était déjà parti. Une minute après, il revenait avec une nouvelle provision puisée aux fossés d'alentour.

Le brigadier savait soigner les blessés sur le champ de bataille. Il releva sur ses genoux la tête de M. Tuloup qui était affreuse à voir en cet état, avec ses cheveux plats et collés, son front bas, ses joues violacées et sa bouche crispée par la souffrance. Puis, il prit son mouchoir, et le trempant dans l'eau apportée par son camarade, il essuya doucement le sang répandu partout et lava les narines et les lèvres de Tuloup.

—Le pauvre diable, murmurait-il de temps à autre : il n'en a pas pour longtemps. Pourvu qu'il ait le temps de désigner son assassin !

Tout à coup, le blessé respira fortement et ouvrit les yeux. En apercevant les gendarmes, il eut un frémissement, comme pour s'enfuir, et s'évanouit de nouveau.

—Tiens, dit Lutscher, voilà qui est bizarre ! Notre uniforme lui fait peur au lieu de le rassurer.

Une minute après, M. Tuloup ouvrit de nouveau les yeux, et se voyant si bien entouré, parut reprendre tout à fait connaissance.

—Vous êtes blessé, lui demanda le brigadier ?

Tuloup eut encore un mouvement de crainte indéfinissable :

—Ce n'est pas moi, murmura-t-il, les dents serrées... ce n'est pas moi !

Lutscher regarda Colas avec une nouvelle surprise. Puis, il reprit :

—Comment, ce n'est pas vous ? Sans doute, mais qui vous a frappé ? Qui a voulu vous tuer ?

M. Tuloup referma les yeux sans répondre.

—Je n'y comprends plus rien, fit le brigadier. Il est fou de terreur. Il va mourir sans parler. De l'eau, vite de l'eau !

Colas courut une troisième fois au fossé, et Lutscher, déterminé à obtenir au moins une indication quelconque, jeta toute l'eau du tricorne à la face du blessé.

Celui-ci frémit de la tête aux pieds et poussa un cri de douleur.

Le brigadier se pencha vers lui, et d'une voix forte :

—M. Tuloup, dites-moi le nom de votre assassin ?

Le blessé le considéra un instant, puis un affreux sourire se dessina sur ses lèvres et son front se dérida subitement :

—Mon assassin, dit-il... mon assassin ?

—Oui.

—Eh bien, c'est...

Il eut une seconde d'hésitation, Lutscher, au comble de l'étonnement, se pencha avidement sur les lèvres de Tuloup.

—Mon assassin, murmura celui-ci..., c'est Jean Beuregard !

Colas ne put retenir un cri de surprise :

—Jean Beuregard, le cordonnier ?

—Oui.

—Le fils ?

—Oui.

—C'est lui qui vous a porté ce coup de couteau ?

—Oui.

—Ce couteau est-il à lui ?

—Oui.

A ce moment, Colas s'avança à son tour :

—Et cet autre, demanda-t-il, en présentant un couteau poignard, très affilé qu'il avait relevé dans la boue ?

Les yeux du blessé clignotèrent à cette vue, mais déjà M. Tuloup avait retrouvé toute sa présence d'esprit et ce fut d'une voix claire qu'il reprit :

—Celui-ci est à moi.

—Vous l'avez tiré pour vous défendre, dit Lutscher ?

—Oui.

—Mais Beuregard vous a frappé avant ?

—Oui, brigadier.

Lutscher se releva. Il rayonnait, car il savait maintenant tout ce qu'il voulait savoir.

—Colas, dit-il.

—Mon brigadier ?

—Tu vas courir à Châteaubriand, pour arrêter Beuregard immédiatement.

—Oui, brigadier ?

—Tu le trouveras sur la route ou chez lui.

—Oui, brigadier.

—Si tu ne le trouves pas, tu reviendras à ma rencontre avec deux ou trois hommes et nous le chercherons toute la nuit, jusqu'à ce que nous le trouvions. Tu as compris ?

—Oui, brigadier.